



THÉÂTRE

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE
CAUBÈRE QUI REPREND
SON ÉTOURDISSANTE
« DANSE DU DIABLE ».

Philippe Caubère, son temps retrouvé

THÉÂTRE Il reprend « La Danse du diable », premier de ses époustouflants solos, écrit à partir d'improvisations il y a 33 ans...

O

**PROPOS RECUEILLIS
PAR ARMELLE HÉLIOT
ET ÉTIENNE SORIN**
aheliot@lefigaro.fr
et esorin@lefigaro.fr

n le rencontre à l'Athénée, tel qu'en lui-même. Le temps lui a donné de l'étoffe, l'a fait mûrir sans l'assagir. Philippe Caubère n'est plus le gracile et bondissant jeune homme qui, après huit années dans la troupe d'Ariane Mnouchkine, le Théâtre du Soleil et le rôle-titre du film *Molière* en 1977, se lança, à l'orée des années 1980, dans un voyage étourdissant à la recherche de lui-même et de ce qui le constituait. Mais il y a encore en lui quelque chose d'Arlequin et le calme de la conversation n'étouffe pas la vivacité des propos. C'est un passionné, toujours en mouvement. Alors qu'il reprend pour plus d'un mois cette « histoire comique et fantastique » qu'il composa en improvisant devant ses proches Pierre Tailhade et Clémence Massart, il parle de son métier de vivre, de ses projets et de ses rêves.

LE FIGARO. - Pourquoi reprendre « La Danse du diable », plus de trente ans après ?

Philippe Caubère. - J'ai toujours eu en tête que je reprendrais ce volet. C'est le seul qui n'ait jamais été filmé - à part de petits extraits vidéo -, le seul qui ainsi n'est pas du tout « fixé ». Je l'ai d'ailleurs régulièrement repris, au cœur du cycle *Le Roman d'un acteur*. Il est pour moi comme un temps retrouvé. Mais lorsque j'ai joué *L'homme qui danse*, qui en est le brouillon, la préfiguration, j'ai pensé que cela n'avait plus de sens.

Et pourtant le voilà ! Qu'est-ce qui vous a décidé ?

Après les trois-quatre années de travail que j'ai consacrées à mes auteurs chéris, André Benedetto, André Suarès, j'ai

eu envie de rire et de faire rire. *La Danse du diable* est un peu ma comédie personnelle. Il y a aussi des raisons matérielles : comme Louis Jovet reprenait *Knock*, comme Ariane Mnouchkine reprenait *1789*...

La logique aurait voulu que tout recommence à Marseille capitale culturelle. Que s'est-il passé ?

Il n'y avait plus d'argent pour me programmer, paraît-il... Avec quelques amis, nous avons monté *Le Printemps des Marseillais*. Malheureusement, je me suis rompu le tendon d'Achille et j'ai dû attendre un an avant de pouvoir rejouer.

« À l'époque, je rêvais de jouer Hamlet, Roméo. Je ne pensais pas que je resterais seul si longtemps à raconter ma jeunesse »

Pouvez-vous nous rappeler votre méthode d'écriture ?

Pour *La Danse du diable*, cela a été de la folie ! J'improvisais devant mon ami Pierre Tailhade et ma femme comédienne, Clémence Massart. Nous sommes arrivés à 70 heures de texte... d'où sont sorties les 3 heures du spectacle.

Comment cette prouesse, complètement neuve alors, a-t-elle été accueillie ?

Mal... Très mal par les critiques. Je me souviens que le premier soir, à Avignon, deux critiques très importants sont sortis en cours de route. Par contre, dans les maisons des jeunes et de la culture des quartiers hors remparts, on parlait de moi, on affichait des documents. Le seul critique qui m'ait alors compris, ce fut Mathieu Galey...



Philippe Caubère au Théâtre de l'Athénée, à Paris.

JEAN-CHRISTOPHE MARMARA/LE FIGARO

Lorsque l'on vous voit sur un plateau, on n'a pas le sentiment d'une distance avec celui ou celle que vous incarnez, mais qu'il y a une identification magique. Ressentez-vous cela ?

Il y a quelque chose qui me dépasse et dépasse la notion de jeu, sans doute. La première fois que j'ai improvisé ma mère, Clémence qui l'avait très bien connue et aimée a été sidérée. « *Ce n'est plus toi, c'est elle !* », me disait-elle. Je pense qu'il y a quelque chose qui est du côté de la transe dans ce que je cherche.

« La Danse du diable » marque aussi votre départ de la troupe du Théâtre du Soleil où vous aviez passé huit années très pleines. Était-ce douloureux ?

Oui, c'est une période difficile. D'ailleurs, je n'osais pas parler d'Ariane, jouer Ariane dans mes spectacles et elle m'avait dit « *T'as pas osé écrire sur moi !* ». J'ai fini par le faire, mais elle n'a jamais assisté à un de mes spectacles.

André Suarès, André Benedetto, Alain Montcouquiol, ces auteurs qui vous accompagnent, vous reverra-t-on les jouer ?

Pour moi, ce sont trois très grands écrivains et des écrivains populaires qui parlent au peuple. Sous le titre *Le Sud*, il y a sept spectacles en tout. Je ne vois pas où cela pourrait vivre à part à Avignon. J'ai écrit à Olivier Py, mais je n'ai pas eu de réponse.

Dans « Vue sur l'Europe », que vous interprétez, Suarès (1868-1948) analyse la montée d'Hitler.

Ce texte nous concerne-t-il encore ?

Pour moi, il est au pur présent et nous éclaire. Lui, le Marseillais, ami de Stefan Zweig, était un grand européen et sa pensée n'a rien perdu de sa pertinence. Faire du théâtre est un geste politique et tous les grands auteurs de théâtre sont politiques. Ma génération a pensé qu'elle était révolutionnaire. Mais lorsque l'on assiste à la montée du Front national, c'est plus compliqué. Il ne s'agit plus d'être un révolutionnaire de salon. ■

Athénée Théâtre Louis-Jouvet, du 7 novembre au 7 décembre. Relâche les lundis et jeudis.

A 19 h le mardi, 20 h mercredi, vendredi, samedi, 16 h dimanche. Durée : 3 h 30 (01 53 05 05 19 19).

www.athenee-theatre.com

Philippe Caubère joue sa vie, par Michel Cardoze. Editions Gascogne (15 €).

Pourtant, en parlant de vous, de votre mère, de votre jeunesse, vous avez fait œuvre universelle et beaucoup de spectateurs se sont reconnus en vous. Pourquoi ?

En fait, je voulais être comme Molière, comme Pagnol. Je voulais écrire des pièces à plusieurs personnages qui parlent du monde, qui racontent des histoires que j'aurais imaginées... Mais je n'en étais pas capable et un jour Clémence m'a dit : « *Improvises la ficelle* », c'était une de nos histoires. Et tout s'est dévidé.

Saviez-vous que vous seriez embarqué des années durant, et dans la solitude ?

Non, binc sûr que non ! Moi, à l'époque, je rêvais de jouer Hamlet, de jouer Roméo... Je ne les aurai jamais joués. Je ne

pensais pas, lorsque j'ai commencé, que je resterais seul si longtemps à raconter ma jeunesse. Elle n'a pas été voulue, cette solitude.

Quels sont les auteurs qui vous inspiraient, à l'époque ?

Molière, j'y reviens toujours. Il est l'origine. Sans l'avoir prémédité, j'ai inventé ce « roman théâtral » qui m'a entraîné très loin. J'avais des modèles : Rufus, Gérard Desarthe qui interprétait alors en solo un prodigieux Jean-Jacques Rousseau. Mais la personne qui m'a le plus influencé, c'est Zouc. Elle était fascinante et elle osait cette autobiographie théâtrale, d'une vérité et d'une drôlerie terribles. Elle bouleversait et faisait rire, elle tenait le plateau avec sa vie même. C'était très impressionnant.